

— Allez... vous avez carte blanche...

— Merci, monsieur le juge d'instruction...

Les trois quarts de la journée du lendemain s'écoulèrent sans amener d'incidents qui vaillent la peine d'être racontés.

A son heure habituelle, dans la matinée, le caissier sortit et prit à pied le chemin de la maison Worms, suivi à distance par un des collègues de Jobin.

L'autre policier resta à son poste, et, vers les dix heures, vit la femme de ménage qui composait tout led onestique de Frédéric Muller arriver, tirer une clef de sa poche et entrer dans la maison.

Sa besogne achevée, c'est-à-dire vers midi, cette femme reparut, referma la porte et s'éloigna tranquillement.

L'agent la laissa filer pendant une centaine de pas, puis, la rejoignant et l'accostant, déclina ses titres et qualités et l'invita à le suivre chez le commissaire de police, ce qu'elle fit non sans trembler beaucoup, quoiqu'elle n'eût probablement aucun méfait sur la conscience.

Le commissaire, mis au fait par le détectif, la rassura, lui demanda sa clef et lui donna le conseil de rentrer chez elle et de n'en plus sortir jusqu'au lendemain matin, conseil qu'elle suivit religieusement.

Après la fermeture des bureaux de la maison de banque, Frédéric Muller alla s'installer dans un café, parcourut les journaux et s'absorba longuement dans la lecture de la *Gazette des Tribunaux* et du *Droit*, qui donnaient des détails sur l'AFFAIRE WORMS, rendaient compte de l'arrestation des assassins présumés, et relataient quelques-unes des preuves principales relevées contre eux.

Tandis que le caissier lisait, ou plutôt étudiait les articles en question, son visage exprimait un calme parfait, sans le moindre mélange de tristesse ou d'inquiétude.

Il alla dîner, comme de coutume, à la taverne anglaise de la rue de la Madeleine, gagna les champs-Élysées en fumant un cigare, et, toujours à pied, se dirigea du côté de l'avenue de Neuilly, qu'il atteignit un peu après neuf heures.

La très-petite maison qu'il occupait seul n'existe plus aujourd'hui.

Elle était voisine des fortifications, et composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage.

Au rez-de-chaussée se trouvaient une salle à manger, un salon et une cuisine. Au premier étage un cabinet de travail et deux chambres à coucher.

Derrière s'étendait un jardinet grand comme la main, planté de trois arbres chétifs et donnant sur le chemin de ronde des fortifications.

Nos lecteurs se feront une idée exacte de la dimension de l'immeuble et de ses dépendances, quand nous leur aurons dit que Frédéric Muller payait pour tout cela un loyer annuel de douze cents francs.

Les becs de gaz, placés de distance dans l'avenue, combattaient mal les ténèbres d'une nuit particulièrement obscure.

Le caissier ne fit aucune attention à un grand fiacre arrêté, trente pas plus loin, devant une maison voisine de la sienne. Il ouvrit avec son passe-partout, fit craquer une allumette-bougie sur la muraille du couloir, monta au premier étage, entra dans une chambre si simplement meublée qu'elle offrait presque l'aspect cénobitique d'une cellule, et se mit en devoir d'allumer sa lampe.

Il achevait à peine quand le bruit de la sonnette de la porte d'entrée retentit brusquement et le fit tressaillir.

## VII

— Que signifie cela, se demanda Frédéric Muller. Je n'attends personne... je ne reçois jamais personne. Qui peut sonner à cette heure? qu'un qui se trompe, sans doute, ou quelque gamin qui s'amuse.

Et, posant l'abat-jour sur sa lampe, il demeura immobile, l'oreille au guet, le cœur battant à coups redoublés.

Une minute s'écoula.

— Je le pensais bien, murmura le caissier en respirant plus librement, c'est par erreur qu'on venait ici.

Un second coup de sonnette, prolongé, vibrant, impérieux, lui donna un démenti immédiat.

Muller alors se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit, non sans peine, car un tremblement nerveux agitait sa main, et se pencha sur l'avenue.

Près de la porte une forme noire, piétinant l'asphalte du trottoir, se dessinait vaguement.

— Qui demandez-vous? fit le caissier.

— M'sieu Muller, s'vous plait, répondit une voix enrouée, qui fit de nouveau tressaillir le questionneur.

— Que lui voulez-vous? reprit-il.

— Je vous le dirai à vous-même, m'sieu Fred, quand vous n'aurez introduit dans votre Louvre, ce que je vous engage à faire le plus vite possible afin de faciliter le dialogue.

— Qui êtes-vous?

— Ah! bah! vous ne me reconnaissez point à la voix? C'est particulier! J'ai cependant un galoubet qui n'est pas commun, je m'en vante. J'aime peu crier mon nom dans la rue... ça manque de distinction. Donc ouvrez-moi, et dépêchez-vous, car j'ai des choses bigrement intéressantes à vous dire, monsieur Fred, et qui ne souffrent point de retard.

— J'y vais.

Muller referma la fenêtre, prit dans le tiroir d'une commode un petit revolver qu'il glissa tout armé dans une de ses poches, descendit, éteint sa lampe de la main gauche, et ouvrit la porte.

— C'est pas gentil de faire faire comme ça le pied de grue à ce pauvre Sta Pi! s'écria le visiteur en se glissant dans la maison comme un furet.

— Eh! quoi! c'est vous, monsieur Picolet! murmura le caissier en entrevoyant dans la pénombre la figure pâle et canaille, les accroche-cœurs bruns sur les tempes, et le soupçon de moustaches sous les narines de l'employé de l'agence Roch et Fumel.

— Eh! oui, pardieu, c'est moi, en personne véritable et naturelle. On croirait que ça vous étonne!

— Comment avez-vous appris mon nom? Comment savez-vous mon adresse?

Le nouveau venu haussa les épaules.

— Pour une question bigrement naïve, répliqua-t-il en riant, voilà une question bigrement naïve! Est-ce que ce n'est pas mon métier de tout savoir? Quand je vous écrivais, poste restante, aux initiales F. M., je n'ignorais point, soyez-en sûr, que j'avais l'honneur de correspondre avec M. Frédéric Muller, le caissier du baron Worms, et je me faisais même d'assez jolies pintes de bon sang en vous voyant si fort en peine de garder l'incognito...

— Pourquoi venez-vous ce soir?

— Pour causer...

— Qu'avons-nous à nous dire? Vous m'avez servi, je vous ai payé... Nous sommes quittes...

— C'est une chose à discuter... Je vous crois mon débiteur et peut-être bien, dans cinq minutes, serez-vous de mon avis.

Frédéric Muller secoua la tête.

— Je paye ce que je dois, dit-il, jamais plus...

— Soit, mais si vous devez...

— Je ne dois rien...

— A votre aise... Du moment que c'est comme ça, je vous tourne les talons, monsieur Fred, et je prierai certain juge d'instruction dont vous avez entendu parler, un brave homme, M. Rouleau-Duvernois, d'intervenir pour régler notre petit compte, puisqu'il ne vous convient point d'arranger l'affaire à nous deux...

Le caissier était devenu livide.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-il.

— Vous comprendrez demain... Bien le bonsoir, monsieur Fred, et pardon de vous avoir dérangé... Je file...

— Pas avant de m'avoir expliqué vos paroles...

— Vous refusez de m'écouter...